

# Le double visage de la francophonie

INSTITUTIONS INTERNATIONALES La grand-messe francophone s'est tenue à Dakar

- Un sommet certes aseptisé, mais un « village de la francophonie » bariolé le sommet a tenu ses promesses.
- Et François Hollande y a retrouvé l'éloquence.

## REPORTAGE

### DAKAR

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

**A**Dakar, pour son 15<sup>e</sup> sommet, la francophonie, une fois de plus, a présenté son double visage. D'un côté, l'ennui profond que dégage une réunion institutionnelle, où le seul sujet ouvertement débattu porte sur le nom du futur secrétaire général de la francophonie et sur le lieu du prochain rendez-vous bisannuel. Et de l'autre, une fête, à laquelle la population de Dakar, plus qu'à Kinshasa voici deux ans, a joyeusement participé, déambulant dans le « village de la francophonie », découvrant la diversité d'une « famille » exceptionnelle où cette année, les pays du Nord ne sont plus les seuls à présenter leurs innovations technologiques, leurs ambitions d'excellence ou leurs initiatives humanitaires...

Institution d'abord. Vu les risques liés au terrorisme et à l'épidémie d'Ebola, le Sénégal avait pris un maximum de précautions, obligeant par exemple tous les participants à passer devant des thermomètres géants décelant la moindre hausse de température.

Par ailleurs, c'est tout au bout d'une autoroute vidée, dans le paysage lunaire d'une ville en construction qui devrait désengorger Dakar qu'une société turque a construit le centre de conférences de Diamniadio, un majestueux rectangle de verre posé sur l'herbe. Foulant un tapis rouge posé sur le sable, les chefs d'Etat et de délégation se sont engouffrés par la

grande porte pour ne plus apparaître que sur des écrans de télévision, sans aucun contact direct avec les centaines de journalistes et les membres de leur escorte. Au travers les vitres teintées de leur limousine, les chefs d'Etat n'auront aperçu qu'un Dakar sans habitant...

La presse sénégalaise, très libre de ton, a critiqué les 65 millions de CFA consacrés à la construction de Diamniadio, elle a dénoncé l'Organisation de la francophonie comme un instrument de l'influence française en Afrique et souligné, non sans raison, que, malgré le nombre exponentiel de francophones supposés (750 millions d'ici 2020), les étudiants africains, faute de bourse ou de visas, vont étudier aux Etats-Unis ou en Inde. Le fait d'avoir confié à Richard Attias (désormais connu comme l'époux de Cécilia Sarkozy) la communication du sommet, a également suscité des critiques dans un pays où nombre d'intellectuels multidiplômés sont au chômage.

Au sommet, chacun se demandait si la famille francophone qui compte en son sein nombre de présidents à vie et autres anciens putschistes, allait

continuer longtemps à conjuguer l'exception culturelle (bataillant pour que la production culturelle échappe aux règles de l'Organisation mondiale du commerce) et l'exception sinon l'exemption démocratique. Le doute fut rapidement dissipé par un François Hollande arrivé à la réunion papiers à la main, réécrivant son texte jusqu'à la dernière minute : dans des termes sans équivoque, le président français allait saluer les exemples du Burkina Faso et de la Tunisie, dont, dit-il, « il faudra tirer les leçons : le peuple burkinabe a fait réfléchir ceux qui voudraient se maintenir au pouvoir en manipulant la constitution ».

Un discours de Dakar peut en chasser un autre : François Hollande fut nettement mieux inspiré que son pré-

décesseur Nicolas Sarkozy, qui avait osé naguère soutenir que les Africains

n'étaient pas entrés dans l'histoire. Le président actuel, au contraire, souligna les mutations du continent, encouragea les entreprises françaises à se rendre en Afrique, souligna que le continent était la « nouvelle frontière » de l'économie mondiale, plaida pour un développement durable protégeant toute la planète. Mais surtout, il sut trouver les mots pour souligner l'importance d'une langue française devenue celle de la diversité culturelle, du respect des différences, du refus de l'homogénéisation. « Nous avons l'ambition de vaincre le fatalisme, de changer le monde en français... Changeons le ensemble », devait-il conclure avec une éloquence inhabituelle...

Alors que jusqu'au bout, le suspense a régné à propos du successeur d'Abdou Diouf, donnant lieu à une âpre bataille de coulisses et de nombreux jeux d'influence, dans le « Village de la francophonie » installé en pleine ville, l'institution a montré également un autre visage. Les citoyens de Dakar venus en famille et en musique ont découvert l'incroyable diversité des pays membres et surtout le meilleur de l'institution : la place donnée aux femmes, aux petits paysans, aux jeunes et surtout aux innovateurs. C'est ainsi que le jeune Nigérien Saleh Abombo nous a démontré comment,

au départ des déchets urbains, il recyclait et revendait des plastiques, les transformant en pavés, en meubles, donnant ainsi de l'emploi à des combattants démobilisés. Un peu plus loin, des Maliens ayant, grâce à la francophonie, obtenu accès au Salon du meuble de Paris, expliquaient comment ils pouvaient désormais passer directement commande aux femmes de Sikassou, productrices de merveilleux tissages... ■

COLETTE BRAECKMAN

# la nouvelle présidente Un passé politique impeccable

PORTRAIT

**L**e sourire de Michaëlle Jean incarne les priorités que veut se donner l'organisation de la francophonie : celle qui prend la succession du Sénégalais Abdou Diouf est relativement jeune (née en 1958), elle est une femme, son passé politique est impeccable. Par ses origines et sa carrière, son parcours illustre ce croisement de cultures que représente désormais la famille francophone.

C'est en Haïti que naît Michaëlle Jean, dans une famille où se retrouve l'écrivain René Depestre et qui a envoyé en Afrique de nombreux enseignants au lendemain des indépendances. Peu après sa nais-

sance, ses parents fuient la dictature de Duvalier et s'installent au Canada où la jeune fille mènera plus tard des études de lettres qui la conduiront à devenir journaliste à Radio Canada où elle deviendra une animatrice réputée.

Celle qui incarne désormais la francophonie a été paradoxalement la représentante de la reine d'Angleterre au Canada, nommée au poste de gouverneur général. Michaëlle Jean insiste sur ses racines et ses solidarités africaines, elle veut comme d'autres candidats renforcer l'action économique dans le monde francophone et souligne qu'elle a également des attaches en France, ayant épousé

le cinéaste français Jean-Daniel Lafond.

Cependant, cette femme au regard vif, au sourire engageant, ne l'a pas emporté facilement : le président congolais Sassou Nguesso a défendu jusqu'au bout la candidature de l'écrivain Henri Lopes, jusqu'à piquer une mémorable colère. L'absence de consensus au sein des pays africains a permis la victoire de Michaëlle Jean. En compensation, ce sera un Africain qui sera désigné en mars prochain à la place du Québécois Clément Duhaimé, cheville ouvrière de la francophonie depuis plus de dix ans au poste d'administrateur général. ■

C. B.

**CHARLES MICHEL À DAKAR**

## Un Premier ministre belge prudent et respectueux

Même si, à son arrivée, il était rayonnant de bonne humeur, le Premier ministre Charles Michel, représentant à Dakar la Belgique fédérale, s'est rapidement retrouvé dans un rôle qui ne lui sied guère : occuper, sur le plan, institutionnel, une seconde place à côté de Rudy Demotte, président de la Fédération Wallonie-Bruxelles, être politiquement invisible et devoir subir les difficultés d'organisation d'une rencontre totalement décentrée et isolant les chefs d'Etat du monde réel.

La décision n'a pas tardé : après avoir, samedi, écouté les seize interventions officielles et suivi les débats de coulisses, Charles Michel a pris le large. Ancien ministre de la Coopération, le Premier ministre a gardé le goût du terrain et il s'en est allé visiter des entreprises belges de la place, spécialisées, l'une dans l'import export et l'autre dans les travaux de chantier. Il a cependant dû interrompre sa visite, requis par l'urgence dans une conférence qui tardait à se prononcer à propos du successeur d'Abdou Diouf.

A leur arrivée à Dakar, Charles Michel et

Rudy Demotte ont montré la courtoisie à la belge, lors de la réception donnée en leur honneur à l'ambassade de Belgique : parfaits bilingues l'un et l'autre, ils ont salué l'assistance dans les deux langues, se réjouissant de se retrouver en terre africaine et dimanche soir, à l'issue des travaux, le Premier ministre a offert à son collègue de Wallonie-Bruxelles et à sa délégation l'hospitalité de l'avion gouvernemental.

Quant à Rudy Demotte, loyauté fédérale oblige, à aucun moment il ne s'est avancé sur le terrain politique, laissant au Premier ministre le soin de mener plusieurs rencontres bilatérales, avec les présidents du Burundi, du Congo-Brazzaville, de Côte-d'Ivoire et bien sûr avec Joseph Kabila avec lequel le contact a été particulièrement détendu, les deux hommes se connaissant depuis longtemps. Prudent et respectueux, Charles Michel s'est bien gardé de donner conseils ou consignes à ses interlocuteurs, sachant qu'en Afrique le climat de confiance s'établit sur le long terme et commence par l'écoute.

Peu visible au sommet, le Premier ministre sait comment faire la une. Vendredi soir, avant de quitter l'ambassade, il disputa une partie de kicker acharnée qui fit le bonheur des photographes. Il jouait avec les bleus. ■

C. B.